

GRÉGORY CINGAL
LE REVERS DE MES RÊVES



FINITUDE

pour Ève

« Des mirages, rien que des mirages
façonnés par les mots pour peupler
le désert de l'oubli. »

Louis-René des Forêts

« C'était un homme sérieux, il passait
son temps à jouer. »

Lewis Carroll

Le Mur

Le nombre de mes victoires en Grand Chelem contre le mur du garage, je l'évaluerais à une quinzaine, soit un positionnement intermédiaire entre le record de Pete Sampras et celui de Roger Federer, performance fort honorable pour un joueur de onze ans. Les enfants sont les prophètes méticuleux de leur destin, ils se forgent avec méthode une légende fabuleuse et ne tremblent pas quand elle est cruelle. Le terrain que je m'étais aménagé sur la petite cour de bitume entre le garage et la cuisine était d'une dimension trop étroite pour constituer un véritable mur d'entraînement, d'où la nécessité d'y jouer avec des miniraquettes et des balles dégonflées, voire avec des balles en mousse, lesquelles me furent vite imposées par ma mère qui en avait assez que je dégomme ses massifs : rien de tel qu'un revers slicé pour décapiter sec un bégonia. Les centaines d'heures que j'y aurais passées n'auront donc été d'aucune utilité pour la suite de ma carrière, mais qu'importe puisque ce mur, orné d'une plinthe de ciment en guise de filet, fut avant tout une fantastique machine à rêver.

Ces raquettes destinées à la plage étant d'un maniement plus aisé, je me laissais griser à mimer des gestes de pros

qui auraient été autrement plus difficiles à réaliser avec un matériel de taille normale. Démiurge absorbé, je bâtissais des matchs à rebondissements multiples, échafaudant une panoplie entière de gestes, mimiques et coups techniques pour les adversaires que j'incarnais à tour de rôle en m'inspirant de joueurs réels ou imaginaires, mais j'avais beau décider à l'avance de l'issue de la partie, il arrivait comme s'en gargarisent les romanciers que « mes personnages m'échappent », le pantin que j'avais créé de toutes pièces s'avérant, dans l'exécution de la scène, un adversaire plus coriace que prévu. Au fil des impacts martelés contre le mur, je m'en remettai alors au hasard de mes coups droit et revers lâchés à plein régime, dopé au nectar d'une confiance sans bornes en moi-même, improvisant le score au fur et à mesure que je l'énonçais à voix haute avec toute la solennelle componction d'un arbitre officiel pendu à son micro (« Treeente-quinze ! »). Narrateur omniscient, je n'oubliais pas d'assurer les commentaires audiovisuels de ces parties endiablées, à la manière des indéracinables Hervé Duthu et Jean-Paul Loth, lesquels contaient mes exploits avec une jubilation et une partialité fort peu professionnelles. Sur un plan plus technique, je prenais soin de réaliser toute la gamme possible de coups, y compris un certain nombre de lobs, commis le plus souvent par inadvertance, lorsque la balle s'envolait sur le toit pentu du garage pour en redévaler aussitôt les ardoises, tantôt avec assez de vitesse pour ricocher sur le bord de la gouttière et revenir sur le « court » de la même

façon qu'un *let*, tantôt hélas trop lentement de sorte que mon projectile de feutre (ou de mousse) restait coincé dans la gouttière. Il me fallait alors prendre l'escabeau pour l'en déloger, mais par paresse ou parce que le match que je m'inventais ne pouvait subir la moindre interruption tant le suspense était à son comble, je piochais une autre balle à ma portée, oubliant celle restée sur le toit, quand elles n'étaient pas plusieurs, au terme de la séance. C'est alors que, par une pluie battante, la gouttière copieusement bouchée par mes soins se mettait à déborder pour inonder la cour, provoquant l'ire bien compréhensible de ma chère maman qui, non sans m'avoir affublé de divers noms d'oiseaux et sous la menace de m'interdire pour un temps indéterminé mon précieux terrain de jeu – au même titre qu'un joueur professionnel écoperait d'une suspension par les instances internationales pour avoir contrevenu au règlement drastique de l'ATP Tour –, m'ordonnait d'aller dare-dare les retirer : opération qui, en raison de ma petite taille, m'obligeait d'abord à sauter sur place afin d'entre-apercevoir le dessus arrondi de la balle qui dépassait à peine de la gouttière, à la suite de quoi j'installais le petit escabeau juste en dessous de l'objectif repéré, puis, juché sur la dernière marche, je tendais le bras en tâtonnant à l'aveugle le bord en zinc de la gouttière jusqu'à ce que mes doigts rencontrent les fameuses balles qui avaient parfois mariné là plusieurs jours, croûtées de boue et de limon saumâtre, exhalant une odeur répugnante, bonnes pour la poubelle.

Au spectacle que j'offrais ainsi à la terre entière, imaginant d'imposantes caméras plantées aux quatre coins du jardin, ma mère, encore elle, affairée dans la cuisine qui donnait sur la cour, pardon sur mon court, s'en laissait parfois distraire : « mais qu'est-ce qu'il a à tout le temps taper dans cette balle il ne se lassera donc jamais ? » Je feignais de ne pas remarquer sa silhouette qui m'observait derrière le faux jour de la fenêtre, tout comme je faisais semblant de dormir lorsqu'elle pénétrait à pas de louve dans ma chambre pour arranger ma couverture ou éteindre ma veilleuse. Jamais rassasié de ce besoin de jouer à ma vie avant de la vivre, je multipliais mon unique spectatrice par dix mille, assis sur les gradins et retenant leur souffle. Car il est 17 h 47, heure locale, sur le court central du All England Lawn Tennis and Croquet Club de Wimbledon, et je sers pour le match.

Sur la photo

De la distance qui me séparait du niveau international auquel je rêvassais toutes les nuits, on peut s'en faire une idée assez nette par le score sans appel, 6-1 6-3, que m'infligea en finale du tournoi de mon club un blondinet aux dents de lapin âgé de dix ans, soit, humiliation suprême, deux ans de moins que ma pomme. Qu'il fut vice-champion de France « poussin » ne changeait rien à l'affront subi, d'autant que je ne pouvais soupçonner qu'un certain André Agassi vengerait mon honneur une douzaine d'années plus tard sur le court central de Roland-Garros en lui administrant une raclée à peu près semblable à celle que j'avais reçue à domicile. Je n'ai aucun souvenir précis du match, à l'exception de la silhouette de père soixante-huitard de son père au bord du court, cheveux et barbe en broussailles, chapeau de paille à larges bords, jean délavé « pattes d'éph » et sabots noirs, souriant à tout le monde sauf à son fils, car il n'était plus baba cool du tout quand il s'agissait de morigéner sa graine de champion après chacun de ses matchs, en l'occurrence ici pour avoir lamentablement concédé quatre jeux à la vedette locale.

Si j'en crois la photo historique qui immortalisa notre rencontre – l'une des rares dont je dispose pour me scruter

à loisir en tenue de combat –, je portais ce jour-là un short jaune Ellesse repris à la taille à cause de ma maigreur (détail invisible sur le cliché et qui me revient subitement), des chaussettes blanches Rossignol barrées de deux bandes violettes, un double poignet en éponge Lacoste qui me mange la moitié de mon avant-bras de gazelle, ainsi que des chaussures de tennis TBS dont les semelles largement échancrées en allégeaient le poids au point de vous procurer l'impression de voler sur le court, du moins c'est ce que je m'entêtais à croire. Fidèle au précepte édicté par Noah (« Pour les matchs importants, mettez votre tenue préférée »), j'arborais mon sacro-saint tee-shirt à l'effigie de la finale de coupe Davis disputée à Grenoble entre la France et les États-Unis – et pour laquelle j'avais voyagé en train-couchette et manqué, ô joie, deux jours d'école –, tee-shirt que j'avais pris l'habitude d'enfiler à l'envers, préférant l'affiche officielle reproduite au dos au dessin plus convenu inscrit sur le devant, coquetterie qu'il m'arrivait de regretter lorsque la double étiquette rentrée à l'intérieur m'irritait la glotte au cours d'un troisième set sous haute tension.

Quant à la raquette que je tiens entre les mains, signe tangible de mon entrée dans la modernité, il s'agit d'une Lafourcade « blason d'argent », raquette à moyen tamis et en fibre de carbone que j'avais acquise l'année précédente, délaissant l'antique petit tamis de ma Gauthier GO7 en bois verni, dont le rouge flamboyant a dû perdre de sa superbe depuis le temps qu'il s'empoussièrera dans un recoin du grenier de mes parents, caverne alibabesque à

l'obscurité de laquelle s'entassaient les reliques de ma jeunesse engloutie, et où par conséquent je ne mets jamais les pieds. Curieusement, moi qui imitais volontiers mes idoles jusque dans leurs tics – souffler dans mes doigts comme Borg en position de retour, m'essuyer les tempes avec les épaules comme le faisait McEnroe dans un mouvement de balancier aussi métronomique que celui de son service de frise égyptienne –, je n'ai jamais joué avec une de leurs raquettes fameuses vendues à des millions d'exemplaires : ni avec la Donnay Borg Pro, ni avec la Rossignol F200 de Wilander, ni même avec la Dunlop Max 200G de mon John Mac adoré.

De la même façon, l'in vraisemblable coupe au bol que je redécouvre sur cette photo, avec cette épaisse frange châtain qui me tombe sur les yeux (et recouvre avantageusement mon oreille gauche décollée), eut été le prétexte idéal, si tant est qu'il fallut m'en trouver un, pour me ceindre le front d'un bandeau multicolore aussi peu discret que ceux de mes héros, mais cet accessoire, lui non plus, ne faisait pas partie de ma panoplie. J'allais d'ailleurs bientôt perdre pour toujours cette coiffure de page vissée sur mon crâne dix ans durant, à la faveur, si j'ose dire, d'un assaut de poux et de lentes d'une quantité si astronomique que ma mère, rasant consciencieusement ma tête au-dessus de la baignoire où grouillait la vermine sur mes mèches défuntes, ne cessait de répéter avec un effarement à vrai dire assez angoissant, qu'elle n'en avait jamais vu autant, « même chez les clochards de Rouen ! »